BIOGRAPHY

ÉLOGE

DE

JUST LUCAS-CHAMPIONNIÈRE

(1843-1913)

PRONONCÉ A LA SOCIÉTE DE CHIRURGIE

DANS LA SÉANCE ANNUELLE DU 19 JANVIER 1916

PAR

M. FÉLIX LEJARS

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DE LA SOCIÉTÉ DE CHIRURGIE

PARIS

MASSON ET Cie, ÉDITEURS

LIBRAIRES DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

120, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 120

1916

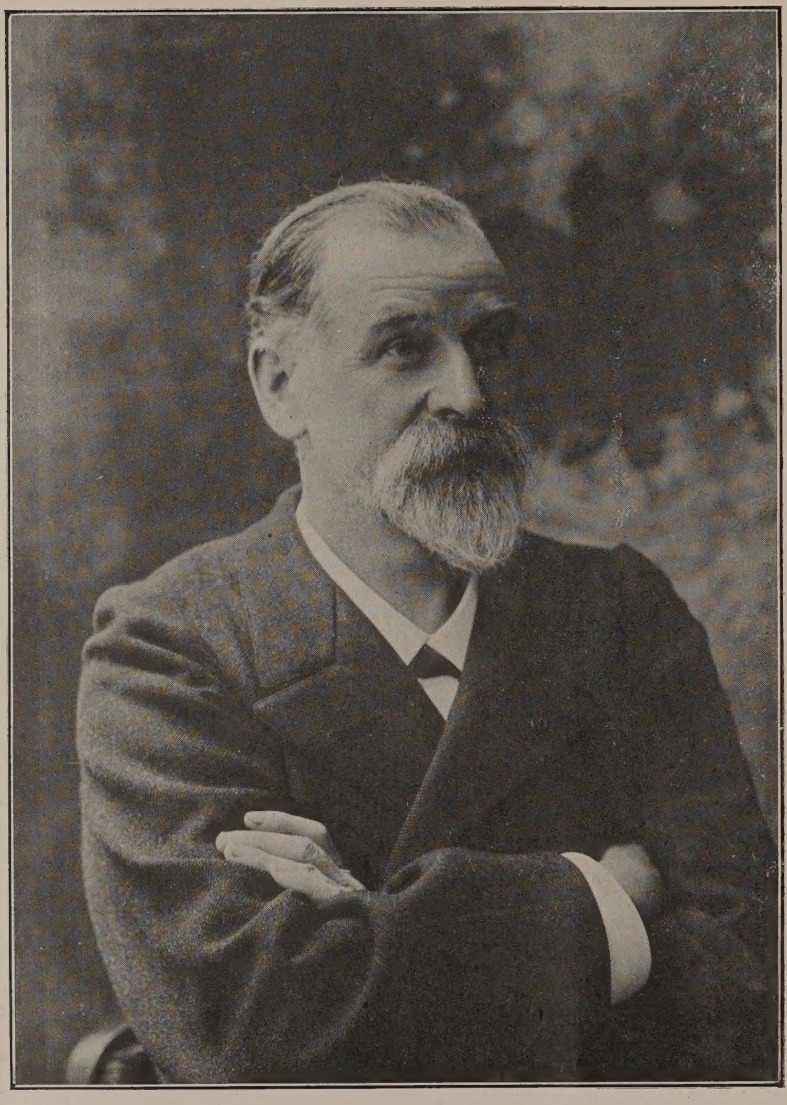
B
XX
IV
Luc

B. xxiv. Luc

ÉLOGE

DE

JUST LUCAS-CHAMPIONNIÈRE



JUST LUCAS-CHAMPIONNIÈRE

(1843-1913)

46901

ÉLOGE

DE

JUST LUCAS-CHAMPIONNIÈRE

(1843-1913)

PRONONCÉ A LA SOCIÉTE DE CHIRURGIE

DANS LA SÉANCE ANNUELLE DU 19 JANVIER 1916

PAR

M. FÉLIX LEJARS

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DE LA SOCIÉTÉ DE CHIRURGIE

PARIS

MASSON ET Cie, ÉDITEURS

LIBRAIRES DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

120, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 120

1916

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

ÉLOGE

DE

JUST LUCAS-CHAMPIONNIÈRE

(1843-1913)

Il était marqué de la destinée : il devait être l'apôtre de la rénovation chirurgicale moderne. Il ne créa ni la doctrine, née de Pasteur, ni la pratique, née de Lister; mais il s'assimila d'emblée l'une et l'autre, et il en devint le plus actif et le plus efficace promoteur.

Ceux qui ont vécu les dernières années de l'époque ancienne, savent seuls quel bienfait humain apportait la méthode nouvelle. Ce fut la fonction historique de Lucas-Championnière de répandre et d'imposer cette méthode, ce fut son œuvre sociale : devant elle tout s'incline, autour d'elle tout gravite, dans l'activité de sa vie.

Comment donc était-il préparé, par son passé familial et par lui-même, à conduire un si long et si rude combat? Comment l'a-t-il soutenu jusqu'à la victoire?

Son passé familial remonte loin; et, s'il convient, pour juger les hommes, de faire toujours la part de leur hérédité, celle de Lucas-Championnière est particulièrement impressionnante.

Son grand-père est un chef vendéen, Pierre-Suzanne Lucas de la Championnière, né à Nantes en 1769 : il a vingt-trois ans, lorsque, le 10 mars 1793, 1.500 paysans armés des paroisses voisines envahissent la propriété de Plessis-en-Brains, et le somment de se mettre à leur tête. Il part, laissant son père, sa mère, et ses deux sœurs, et le voilà chef de bande. Il guerroie d'abord seul, puis il rejoint « l'armée » de Charette, dont il partagera désormais la fortune. Lui-même a fait revivre, dans des mémoires publiés, il y a onze ans, par ses trois petits-fils, toutes les phases de cette lutte étrange et sinistre, et cela, avec une liberté d'esprit et une hauteur de jugement qui déconcertent. Il tint la cam-

pagne pendant trois ans; le 20 février 1796, il se rendait, à Machecoul. Il avait la vie sauve, et revenait au Plessis, mais la maison familiale était séquestrée et vide. Devant la tourmente, la famille avait fui, errante : la mère était morte d'épuisement à La Flèche ; le père avait été massacré sur la route du Mans; les deux sœurs, arrêtées, avaient été jugées et guillotinées à Alençon. Au bout de six ans, Pierre-Suzanne Lucas de la Championnière fut réintégré dans ses biens; il vécut au Plessis, et fut député de la Loire-Inférieure sous la Restauration.

Sa fille s'était mariée au cousin et ancien chef de clinique de Laënnec, Mériadec Laënnec. De ses trois fils, l'aîné, juriste consommé, fonda le *Journal des Communes*, destiné à la vulgarisation des données administratives.

Le second devait créer, en 1830, pour un but semblable et dans un même esprit, le *Journal de Médecine et de Chirurgie pratiques*. Il fut le père de notre ancien Président. D'abord accoucheur, il abandonna la pratique, pour se consacrer exclusivement à son journal, qui comptait, dès 1835, quatre mille abonnés. Homme d'enseignement, il se chargea de l'instruction de ses deux fils, Just et Paul, qui entrèrent en quatrième au collège Rollin, « sans que nous ayons jamais eu, observe l'un d'eux, la sensation d'avoir travaillé ».

Just Lucas-Championnière fut donc un heureux du sort, à ses débuts : il ne connut jamais l'isolement cruel et les incertitudes du lendemain. Il était né à Saint-Léonard, près de Chantilly, le 15 août 1843; à la mort de son père, il avait quinze ans, et déjà il était décidé à le suivre dans la voie médicale. Il devenait étudiant en médecine deux ans plus tard. En 1865, il était interne, dans la promotion de Dieulafoy; il eut pour maîtres Foucher, Broca, Trélat, Guyon; il avait été encore l'élève de Désormeaux, de Jobert de Lamballe, de Velpeau, de Beau, dont il a gardé un vivant souvenir.

Ce fut au cours de son internat que s'ouvrit devant lui la route lumineuse où il allait entraîner ses contemporains. Il avait adopté d'emblée, avec ferveur, les idées pastoriennes; il les défendait à la salle de garde, et lui-même a raconté « quelle singulière hardiesse » était nécessaire, en ces temps lointains, « pour se proclamer, au quartier latin, un adepte de Pasteur ». D'autre part, il était déjà journaliste; le *Journal de Médecine et de Chirurgie pratiques*, à la mort du père, était passé sous la direction intérimaire du Dr Chailloux, mais les deux fils y écrivaient. Lui-même y inséra plus de soixante articles avant d'être docteur en médecine. Il avait acquis, à cette besogne, l'habitude de la curiosité

scientifique, et le besoin de « se tenir au courant »; il savait l'anglais. Aussi, les deux premiers articles de Lister : « *On a new Method of treating compound fractures, abscess, etc.* », et « *On the Antiseptic Principle in the Practice of Surgery* », publiés dans la *Lancet*, en 1867, ne lui échappèrent-ils pas. Il en aperçut toutes les promesses, et, pour s'instruire, il prit le parti le meilleur : il alla voir.

En août 1868, il partait à Glascow, avec son ami Bassereau : il y resta un mois dans le service de Lister, il s'initia à tous les détails de la pratique, il vit de près les résultats, il revint avec la foi. Il la confessait, en janvier 1869, dans le journal familial; « cette chirurgie tient du merveilleux, » concluait-il, et il écrivait encore (la phrase est à retenir) : « L'antiseptique que M. Lister a choisi est l'acide phénique. On pourrait en employer un autre, on pourrait modifier la manière d'employer celui-là, mais la méthode serait la même, et c'est là ce qui appartient à M. Lister. »

Il avait donc bien vu que la découverte listérienne résidait dans une méthode, et non dans un topique, alors que l'erreur inverse devait si longtemps se poursuivre.

Cinq années passèrent, toutefois, avant que Lucas-Championnière fût à même d'appliquer la chirurgie nouvelle. Il est docteur en 1870, avec une thèse bien connue sur *Les lymphatiques utérins et la lymphangite utérine*. Pendant la guerre, il fait partie de la 5e Ambulance internationale, dirigée par Trélat : il avait emporté de l'acide phénique, mais on ne lui permit pas de s'en servir. Après la guerre, il concourt, et il est nommé chirurgien des hôpitaux, en juin 1874, à trente ans.

Dès lors, il est libre d'agir. En novembre, le service de Panas, à Lariboisière, « un des plus encombrés et des plus infectés de Paris », lui est attribué pour quelques semaines. Le lendemain de son entrée en fonctions, il pratique, sous le couvert de la méthode listérienne, une kélotomie et une désarticulation de l'épaule; le surlendemain, une trépanation du crâne. Les trois opérés guérissent. Il ne disposait, du reste, encore, que de moyens assez précaires, et les diverses pièces du pansement listérien lui manquaient; mais, écrit-il, « je pus préparer les aides, les mains, les instruments, la peau du sujet, en un mot, suivre toutes les indications données par Lister et remédier par la fréquence des pansements quotidiens à l'insuffisance des pièces de pansement ». La trépanation avait eu lieu pour une fracture de la voûte avec enfoncement, sans plaie communicante; elle fut rapportée à la Société de Chirurgie le 17 mars 1875, et le rapporteur déclara qu'il ne partageait nullement « l'enthousiasme de l'auteur » pour le

nouveau mode de pansement, et que, à son avis, « on eût pu obtenir le même résultat en se servant de moyens différents ».

Cette année même, Lucas-Championnière retournait voir Lister, alors professeur de clinique chirurgicale à Edimbourg, et, cette fois, il rapportait tout le matériel nécessaire. Appelé pour six mois à l'hôpital Temporaire, qui est devenu plus tard l'hôpital Laënnec, il appliqua dès lors en grand la méthode, il s'y rompit lui-même, et tout de suite il commençait son apostolat.

Quelle était donc cette méthode qui allait transformer la chirurgie, et qui eut tant de peine à s'imposer?

Il faut convenir qu'à ses débuts elle était fondée sur une erreur : la transmission des germes par l'air, que Pasteur venait de démontrer, avait paru d'abord à Lister l'agent essentiel de l'infection. « La réparation des tissus et des organes, écrivait-il, suivrait une marche régulière, jamais troublée par les complications des plaies, jamais modifiée par la suppuration, aboutissant toujours à la réunion par première intention, si n'intervenaient des germes qui existent seulement à l'extérieur du corps, à l'extérieur des organismes de l'homme et des animaux. Ces germes sont la semence de la fermentation, qui engendre dans la plaie des troubles divers, mais toujours nuisibles à la réparation. » Et Lister admettait même, au début, que tout abcès, avant d'être ouvert, ne contient pas de germes.

C'était donc l'air, le contact de l'air, qui était nocif avant tout, et dont il fallait se garder, et tous les éléments de la pratique nouvelle procédaient de cette idée première : le spray, qui fut alors, suivant l'expression même de Championnière, « une sorte de symbole et de drapeau », et qui était réservé à la destruction des germes atmosphériques : le lavage terminal de la plaie avec l'antiseptique fort, destructeur des mêmes germes ; le pansement, un peu compliqué primitivement, et qui devait mettre encore la plaie à l'abri de l'air et de ses germes, par l'imperméable, d'une part, et, de l'autre, par la gaze antiseptique.

Cette théorie, en partie fausse, servit maintes fois d'argument aux contradicteurs de la période héroïque ; mais, si la critique était légitime, on ne s'était pas suffisamment rendu compte, avant de l'étendre à toute l'œuvre listérienne, des détails pratiques de la méthode. L'eût-on fait, qu'on se fût mieux aperçu que, pour chercher à détruire les germes dans l'air, elle ne s'efforçait pas moins de les annihiler à la surface de tout ce qui était en contact avec l'air, les mains, la peau de l'opéré, les pièces de pansement, les fils, et c'était là l'esprit nouveau, l'esprit sauveur.

Une fois qu'elles sont passées, si je puis dire, dans la vie cou-

rante, les vérités deviennent toutes simples, et l'on s'étonne qu'il ait fallu les découvrir. Pasteur avait montré que les fermentations se produisaient sous l'action de germes extérieurs; Lister, appliquant la doctrine à la chirurgie, admit que la fermentation des plaies, autrement dit l'infection, procédait d'une semblable origine. Telle était l'idée de génie : elle commandait de préserver la plaie de ces germes, et, dans cette formule simpliste, s'ébauchaient à la fois l'antisepsie et l'asepsie. Cette préservation, Lister la demanda à la destruction chimique des germes, et ce fut l'antisepsie. Il choisit l'acide phénique.

Or, il ne l'employait nullement comme un topique, au vieux sens du mot; on le crut ou l'on sembla le croire, pourtant, et la pratique listérienne se résuma trop souvent dans le « pansement phéniqué ». Pourquoi ? Championnière en rappelait, ici même, la raison : « J'exprime un regret, disait-il au cours de la discussion de 1879, c'est que les chirurgiens éminents, qui attaquent la méthode, ne l'aient pas expérimentée. Peut-être alors consentiraient-ils à ne pas discuter sur un topique, et à reconnaître qu'il s'agit d'une méthode. »

Oui, mais, pour expérimenter, il était indispensable de se plier à de minutieuses observances, et l'efficacité de la pratique nouvelle résidait justement dans cette attention multipliée. Que de fois, aux premiers temps de notre vie hospitalière, n'avons-nous pas entendu critiquer les « rites » de l'antisepsie! Eh! bien, c'étaient des rites, en effet, les rites d'une religion nouvellement révélée, et qui devaient être suivis avec la plus scrupuleuse insistance. Par là seulement se pouvaient acquérir l'accoutumance et l'entraînement de bien faire. A laver simplement les plaies à l'acide phénique et à les recouvrir de gaze phéniquée, on ne faisait rien qui vaille ; la méthode était toute autre; elle imposait la défiance continue et généralisée, la préparation antiseptique de tout ce qui entrait en contact avec la plaie. Que la désinfection ainsi réalisée fût incomplète, nous le savons depuis longtemps; mais la défense était organisée, et la rénovation chirurgicale était accomplie. Et Lister pouvait écrire : « S'il y a un trouble dans la réparation de la plaie, cherchez la faute que vous avez commise. N'attribuez l'insuccès à rien qui soit indépendant de vous. »

Lucas-Championnière eut le singulier mérite de s'attacher rigoureusement à la pratique de Lister, de la suivre pas à pas, dans le détail, dans la minutie. Plus tard seulement, il marqua la méthode de son empreinte. Pendant longtemps, il resta le fidèle ouvrier qui a saisi la pensée du maître, et qui l'exécute avec une patience tenace. Il l'a répété lui-même maintes fois : « Je tiens à

prier mes collègues, disait-il ici, en 1879, de ne pas chercher, en expérimentant, l'à-peu-près. La parole du maître, qui demande la rigueur, est celle d'un homme qui a sagement tâtonné, apprécié, expérimenté. Faisons exactement comme lui d'abord ; peut-être ferons-nous plus tard mieux que lui ; mais la loi du progrès veut que nous ayons passé par le sommet où il est déjà. »

Ainsi devint-il, suivant sa propre expression, le prêtre de la doctrine et de la pratique listériennes. On apprécie mal, aujourd'hui, la lutte opiniâtre qu'il eut à soutenir : il y déploya une maîtrise incomparable.

Ce fut ici, à la Société de Chirurgie, où il était entré dès 1875, qu'il mena une campagne sans répit, et nos Bulletins, dans leur forme correcte et « retouchée », ne sont qu'un lointain écho de la violence des discussions. Avec son ardeur d'apôtre et sa ténacité de Breton, Lucas-Championnière faisait tête ; il ne se lassait jamais des contradictions ; s'il gardait toujours la mesure de l'expression, il n'épargnait ses critiques à personne, et, sans cesse, apportait des faits nouveaux à l'appui de la thèse qu'il reprenait toujours.

En 1876, il avait publié son *Manuel de Chirurgie antiseptique*, qui, traduit en plusieurs langues, devint le bréviaire de la chirurgie nouvelle et contribua puissamment à la répandre. C'était le premier exposé didactique, le premier livre d'enseignement public, si l'on peut dire, et qui, en Angleterre, comme en France et dans le monde entier, devint le meilleur organe de vulgarisation.

A son œuvre, Championnière employait encore son journal, très lu des praticiens. Enfin le journal, le livre, la parole ne lui suffisaient pas : il se fit pratiquement l'instructeur, l'entraîneur, de ses collègues et des jeunes. Quénu faisait salle de garde à Lariboisière, en 1875 : « Or, on appelait souvent, nous dit-il, pour les urgences, un jeune chirurgien d'une trentaine d'années, promu des hôpitaux l'année précédente, et qui n'était autre que Just Lucas-Championnière. Je le vois encore arriver dans les salles, avec une allure vive, un peu sautillante, mais prêchant des idées tout à fait révolutionnaires. »

Parmi les maîtres du temps, Guyon, puis Verneuil avaient été les seuls à encourager d'emblée le novateur et à lui ouvrir leurs services ; Panas, un peu plus tard, se joignit à eux. C'étaient là ses seuls appuis. D'autres maîtres, d'autres collègues l'appelèrent, et, à mesure que le « pansement » nouveau faisait du bruit, le nombre s'en était accru ; chacun voulait « essayer » à son tour. Championnière ne se dérobait jamais : il allait démontrer à l'hôpital, il n'épargnait ni son temps ni sa peine ; il ne se laissait rebuter ni par l'incompréhension railleuse ni par la routine invétérée. Mais

il avait son franc parler et son sourire, et savait, lui aussi, railler et se défendre.

Cette lutte journalière ne pouvait rester stérile. Si les hommes d'autorité, à quelques exceptions près, demeuraient irréductibles, ceux qui avaient moins de passé, moins d'habitudes prises et d'idées faites, se rallièrent plus aisément à la pratique nouvelle. Parmi eux, Terrier, Périer, Nicaise furent des premiers; ils allèrent aussi voir Lister, et, liés d'amitié avec Lucas-Championnière, ils créèrent avec lui une association à quatre pour la pratique des laparotomies. Tous les quatre étaient jeunes, mais leurs résultats ne tardèrent pas à s'imposer, et l'équipe antiseptique se créa vite des imitateurs et des émules.

Ce ne fut qu'en 1881 que Lucas-Championnière devint chirurgien titulaire d'un grand hôpital, de 1874 à 1877, il avait été chargé, une partie de l'année, du service de la Maternité; en 1878, il était nommé chirurgien de la Maternité de Cochin. Il y resta deux ans, et ce fut durant cette période qu'il institua l'antisepsie obstétricale. « Préparer antiseptiquement tout ce qui vient au contact ou au voisinage de la plaie utérine », d'abord; pratiquer, après l'accouchement, un lavage unique avec une solution antiseptique forte, et supprimer les injections ultérieures : telles furent les règles qu'il appliqua, et qui étaient toutes chirurgicales. Dès la première année, la mortalité générale s'abaissait à 0,69 p. 100.

Pour rompre ainsi en visière avec les coutumes anciennes, il avait dû faire preuve d'une énergie rare, et il s'était même heurté à des obstacles administratifs imprévus : le directeur de l'hôpital avait voulu lui interdire d'apporter le savon, les cure-ongles et les brosses, destinés aux mains des élèves, et cet administrateur, évidemment traditionnaliste, n'avait cédé qu'à grand'peine devant ce révolté qui voulait qu'on se lavât les mains.

Après être resté six ans chirurgien de l'hôpital Tenon, Championnière était nommé, en 1887, à Saint-Louis. Ce fut là que devait se dérouler la période la plus brillante de sa carrière : l'antisepsie avait triomphé ; lui-même s'était acquis le renom et l'autorité ; son œuvre d'initiateur était reconnue même de ceux qui ne l'avouaient pas ; on affluait de tout pays dans son service. A Saint-Louis, il s'était installé dans de vieux baraquements, où, quelques semaines auparavant, on soignait les contagieux. Il s'adapta à ce milieu, ou plutôt il l'adapta à sa pratique ; il y trouva l'occasion de montrer, par ses résultats, que l'antisepsie, pour s'exercer, n'exigeait nullement l'intervention des architectes et des ingénieurs, et que l'adage listérien était vrai : « Il suffit de stériliser une zone étroite, la zone opératoire. »

Pourtant, l'évolution chirurgicale se poursuivait ; les procédés physiques de stérilisation s'étaient développés, et, en 1890, l'asepsie naissait dans le service de Terrier.

Elle naissait à son heure. A mesure qu'ils s'étaient multipliés, on croyait de moins en moins à l'efficacité des antiseptiques, et, d'autre part, on connaissait mieux leurs dangers, et aussi l'action qu'ils pouvaient exercer sur les cellules vivantes, en contrariant le processus naturel de défense. Au lieu de chercher à détruire les germes dans la plaie, par un agent chimique, mieux valait donc ne rien mettre à son contact, qui ne fût stérilisé d'avance par la chaleur.

Qu'allait faire Lucas-Championnière ? Évoluerait-il, lui aussi ? Non ; il resta fidèle à l'antisepsie, à son antisepsie, et c'était humain. S'il adopta l'autoclave, il ne cessa de croire et d'enseigner que « la stérilisation absolue des instruments et des pièces de pansement peut être obtenue par les antiseptiques ». En 1909, sous le titre de *Chirurgie antiseptique*, il publiait les leçons qu'il avait faites, dans les dernières années de sa carrière, à l'Hôtel-Dieu : c'était la défense intégrale de la méthode qu'il avait autrefois vulgarisée. Il n'avait jamais accordé qu'un médiocre crédit aux recherches de laboratoire, et certains horizons lui étaient peu familiers. Mais, s'il ne pouvait se résoudre à déposer l'arche sainte qu'il avait si longtemps portée, son esprit restait ouvert aux lointains avenirs de la science. « La science acquise ne peut avoir l'idée de la science qui viendra », disait-il en 1912 ; « pour les chercheurs, l'avenir doit être plus fructueux encore que notre passé... Le meilleur de notre œuvre est peut-être d'avoir montré qu'on n'entrevoit pas de limites au progrès. » Cette route sans fin, c'était lui qui nous l'avait ouverte, après Pasteur et Lister.

Grâce à la méthode qu'il avait si bien comprise et si bien appliquée, il devint le grand initiateur de la Chirurgie moderne, et je ne sais pas de chirurgien du siècle dernier qui ait laissé une œuvre opératoire aussi diverse et de pareille valeur.

Depuis 1875, il préconisait la cure radicale à titre de complément de la kélotomie ; en 1881, il pratiquait sa première cure radicale en dehors de l'étranglement. Il poursuivit, et le chiffre de ses opérations s'accrut bientôt ; sur les 1.245 cas, qu'il rapportait dans son livre de 1905, la mortalité ne dépassait pas 0,35 p. 100 ; elle était nulle chez les opérés de moins de vingt-cinq ans. Dès 1887, il avait institué et décrit son procédé de cure radicale ; et, j'allais dire naturellement, il y resta fidèle jusqu'au bout. Que cette technique soit nécessairement supérieure à toutes les autres, on

aurait peine à le croire ; mais, en la défendant partout et toujours, c'était la cure radicale elle-même qu'il défendait, et l'opération est devenue si populaire, pourrait-on dire, que les hostilités farouches du début ne se comprennent plus. Et pourtant, la lutte avait été passionnée, à la Société de Chirurgie, et la tradition orale, mieux encore que nos Bulletins, nous en a transmis le souvenir.

En chirurgie abdominale, Championnière avait aussi marché de l'avant, et ç'avait été un mémorable scandale, lorsqu'on apprit que l'équipe antiseptique pratiquait les laparotomies à l'hôpital, dans les mêmes conditions que les autres opérations. Le scandale fut bref, devant les résultats ; et l'exemple ne tarda pas à être suivi.

Dans le domaine cranio-encéphalique, l'œuvre de Championnière a été considérable. A la suite de Sédillot, il remit en honneur la trépanation ; il en précisa la technique, les indications et l'histoire. Élève de Broca, il appliqua à la technique opératoire les données acquises sur les centres moteurs corticaux et sur la topographie cranio-cérébrale ; il décrivit et figura un procédé de recherche et de repérage, à la surface du cuir chevelu, qui est demeuré classique. Ses constructions n'avaient, certes, rien de mathématique, et bien d'autres méthodes de topographie ont vu le jour, depuis ; mais elles suffisaient, en somme, aux nécessités opératoires, et la détermination de la ligne de Rolando, ligne de direction des centres encéphaliques, était, en particulier, des plus pratiques. Ces localisations ont perdu, sans doute, de leur importance, avec les craniectomies contemporaines ; on ne saurait oublier, toutefois, que Championnière pratiquait déjà des trépanations larges, avec des couronnes de grand diamètre.

Il comptait 117 trépanations, conduites suivant ces principes et sous le couvert de l'antisepsie. La question était une de celles qui gardaient pour lui le plus d'attrait. Il s'était livré à de curieux travaux sur la trépanation préhistorique, sur la trépanation des Kabyles, sur la trépanation traditionnelle du pays de Cornouailles, et il avait cherché à établir que toutes ces opérations craniennes avaient, en réalité, un but thérapeutique, et qu'elles étaient destinées « à la recherche et au soulagement des douleurs profondes de la tête » par la décompression du cerveau. C'est ainsi que la trépanation décompressive remonterait à la préhistoire. Il avait, du reste, inventé lui-même, en 1876, un procédé de trépanation au silex, par le vrillage, qu'il croyait être la reproduction assez exacte de la technique usitée à la période néolithique. Toutes ces recherches, qu'il reprit maintes fois, témoignent encore de l'esprit de suite et de la ténacité qu'il apportait à l'étude des questions qui l'avaient intéressé.

Avec la chirurgie herniaire et abdominale, avec la chirurgie cérébrale, c'est la chirurgie articulaire et osseuse que Lucas-Championnière a surtout pratiquée, en y laissant une durable empreinte.

Il rappelait, avec raison, que cette chirurgie articulaire est « la plus dangereuse de toutes », et celle qui a le plus bénéficié de la pratique nouvelle. Les résultats qu'il en obtint devinrent, en leur temps, un puissant argument à l'appui de la méthode qu'il défendait. Il donna une statistique de 137 résections du genou, sans une mort. Ses résections étaient très larges; il les exécutait avec un art consommé, et mettait un soin infini à exciser tout ce qui était suspect, et au delà. Ces vastes exérèses articulaires avaient encore pour lui, au membre supérieur, l'avantage de mieux assurer la mobilité ultérieure; et cela répondait à une de ses idées favorites. Il avait voulu supprimer l'immobilisation dans le traitement des affections articulaires; c'était réagir encore contre une pratique traditionnelle, et la réaction, comme il arrive, dépassa parfois le but, mais il n'en était pas moins utile de montrer que la sauvegarde fonctionnelle des articulations et des muscles ne s'obtient que par le mouvement précoce et systématique.

On n'en saurait trouver de meilleur exemple que les résultats du traitement opératoire qu'il avait appliqué, après Lister, aux fractures de la rotule. La suture métallique, après arthrotomie large, en reliant mécaniquement les fragments, permettait, au 10e jour, la suppression de tout appareil et la mise en train du massage et des exercices. Et le contraste était frappant entre les suites fonctionnelles de cette pratique hardie et celles des anciens errements. Entendue au sens de Lucas-Championnière, cette cure opératoire des fractures rotuliennes vaut de passer pour une des plus belles trouvailles de la chirurgie moderne; il en comptait plus de 80 cas, et il en avait acquis une expérience que n'égalait celle d'aucun de ses contemporains.

Enfin, cet esprit de mobilisation à outrance, si l'on peut dire, il l'appliqua au traitement des fractures. Il rapporte que, dès 1862, il s'était intéressé au massage, et que, plus tard, en traitant antiseptiquement les fractures compliquées, il s'était aperçu que la mobilisation partielle, inévitable au cours des pansements, loin de nuire, activait le processus de réparation osseuse. Il avait peu à peu limité le champ des appareils; en 1880, il les supprimait et leur substituait le massage, pour les fractures du radius et du péroné, d'abord, pour les fractures articulaires, enfin pour la plupart des fractures diaphysaires. Une loi fondamentale lui était apparue — c'est toujours lui qui parle — celle-ci : « Une certaine quantité de mouvements des fragments est nécessaire à la perfec-

tion de la réparation et à son prompt achèvement. » Mais cette dose de « mouvement utile » ne laissait pas que d'être malaisée à préciser; il s'y attacha, et régla dans le détail, pour chaque type de fracture, les indications et la technique à suivre. Il figura et décrivit, dans son livre de 1895, tous les temps du massage, qu'il enseignait, du reste, lui-même à ses élèves. Entre ses mains, la méthode, pour discutables qu'en fussent certaines applications, n'en demeurait pas moins inoffensive; en se vulgarisant, elle devait prêter à des erreurs et à des excès de pratique, dont les exemples ne manquent pas. Championnière n'en était pas responsable, et la réaction qu'il avait soulevée contre les abus traditionnels de l'immobilisation avait été, en somme, bienfaisante.

Le mouvement, sous toutes ses formes et dans toutes ses expressions, avait trouvé, du reste, en Lucas-Championnière un adepte convaincu, et qui savait répandre et imposer sa conviction. C'est ainsi qu'il comprit, un des premiers, toute la valeur sociale de l'éducation physique : il en avait fait depuis longtemps une de ses questions de chevet, et le dernier article qui parut, signé de lui, dans son journal, avait pour titre : *Les méthodes de gymnastique*.

Un sport lui restait particulièrement cher, qu'il avait pratiqué dès l'origine et dont il avait prévu l'avenir : la bicyclette. En 1890, il s'y entraînait déjà, et il y entraînait les siens; tous les dimanches, la famille quittait, en pédalant, l'avenue Montaigne et se dirigeait en bon ordre vers le Bois. L'été, à Saint-Léonard, Championnière parcourait à bicyclette la forêt de Chantilly, dont les moindres coins lui étaient familiers : il rentrait toujours tard, souvent par la nuit noire, et, malgré ses promesses, il reprenait au jour le plus proche ces longues randonnées. Toujours médecin, du reste, et fidèle à ses habitudes de recherche scientifique, il étudiait l'action physiologique du sport nouveau, ses résultats psychiques et hygiéniques, ses avantages et ses contre-indications.

Le besoin d'exercices physiques trouvait, chez lui, d'autres expressions encore : à Paris, dans les mois de grande besogne chirurgicale, il tenait l'escrime pour son meilleur délassement, et, pendant dix ans, il alla passer, trois fois par semaine, une heure à la salle d'armes.

C'était un passionné de sport, au meilleur sens du mot, et qui gardait l'habitude invétérée de lutter avec ses muscles comme il luttait avec son cerveau, dans sa pratique opératoire, par sa parole et par ses écrits.

Le lutteur, l'homme d'action, se révélaient tout de suite en lui.

Avec son gilet blanc, son col large et rabattu, son sourire un peu moqueur, sa démarche alerte, il avait grand air, et les années n'alourdirent jamais sa belle allure de corps et d'esprit.

Il opérait en homme d'action, si je puis dire, peu soucieux d'être brillant, rompu à la méthode et à la précision. La pratique listérienne l'avait fait méticuleux; il le resta, livrant peu à ses aides; à l'inverse de quelques-uns, il fut toujours le plus actif ouvrier de son service, s'occupant des pansements, des fractures, du massage, ne cessant de causer, mais besognant plus encore.

Hors de l'hôpital, il opéra beaucoup, surtout à une certaine période, mais la clientèle ne l'absorba jamais tout entier.

Nul ne professa plus que lui, au sens original et pratique du mot : il ne fut pas professeur. Il s'était présenté à l'agrégation en 1872, et sa thèse sur la *Fièvre traumatique* est encore à lire; au concours suivant, il n'était pas admissible. Il s'arrêta, et je dois dire qu'il avait gardé rancune à la Faculté. Nous l'avons entendu, ici même, à la Société des Chirurgiens des Hôpitaux, dévoiler sans galanterie les quelques rides, oh! bien rares, qu'une vénérable personne universitaire porte naturellement au front.

Il avait, du reste, sur l'enseignement, des idées originales et neuves, qu'il exposa et défendit maintes fois. Un de ses articles, qui parut en janvier 1909, à une heure de trouble, fit grand tapage; dans une lettre, qu'il conservait dévotement près de celles de Pasteur et de Lister, un insurgé de génie, Farabeuf, l'en félicitait, avec la saveur d'expression que nous avons connue. Farabeuf lui avait voué une estime profonde : « J'ai mis quinze ans, lui écrivait-il une autre fois, à refaire la technique cadavérique et à éduquer les chirurgiens des hôpitaux en herbe. Vous avez mis le même temps à rendre les opérations inoffensives et à vous placer à la tête des chirurgiens de Paris. Comme deux maçons, moi gâchant, vous édifiant, nous avons, à peu près seuls en France, travaillé à la même œuvre. »

En 1907, Championnière avait fondé l'Association d'enseignement médical hospitalier. Il enseignait, du reste, toujours et partout, non qu'il prisât la leçon d'apparat, ni qu'il fût éloquent au sens verbal. Ses leçons et ses discours étaient aussi des œuvres d'action : il s'acharnait à démontrer, il revenait à maintes reprises sur l'idée maîtresse qui le dominait, et, si la forme était toujours correcte et parfois heureuse, il ne la recherchait pas. C'était un brillant causeur, et qui aimait causer : il causait encore, à notre tribune, et les souvenirs lui venaient en foule, et les redites n'étaient pas rares.

Il a beaucoup écrit, et par lui-même; dans la longue série de ses livres, de ses brochures, de ses articles, je ne trouve aucune de

ces collaborations, très honorables, certes, mais qui compliquent parfois si étrangement la recherche de la paternité. Ce n'était pas sa manière, à ce jouteur, si plein et si fier de son œuvre. Il combattait encore en écrivant, et son style en témoigne ; de temps en temps, une phrase, une tournure surprennent : il n'écrit plus, il parle, la pensée va trop vite, la discussion se précipite, il ne s'arrête pas.

Durant quarante-trois ans, il fut rédacteur en chef du *Journal de Médecine et de Chirurgie pratiques* ; s'il avait le titre, c'était surtout son frère Paul qui assumait la charge, son frère jumeau, par l'affection et le dévouement, comme il l'avait appelé lui-même dans une circonstance solennelle. Mais il n'avait jamais cessé de collaborer au journal et d'y exposer ses idées et les questions de chirurgie, d'enseignement, d'hygiène, d'histoire, qui furent successivement « d'actualité ». Il eut le mérite et aussi la fortune inappréciable d'être toute sa vie journaliste. « Nous sommes tous deux les forçats du même bagne, répondait-il, en 1912, au Dr Granjux, qui l'avait félicité au nom de l'Association de la Presse médicale française, les condamnés du travail qui ne s'interrompt jamais. » C'est vrai, la besogne est rude, mais elle est attirante et féconde, s'il en fût.

Au milieu de tant de travaux, il sut toujours réserver une large part à la charmante famille qui l'entourait. En 1881, il s'était uni à la compagne d'élite, qui devait embellir sa vie. Il eut deux filles et un fils. L'aînée, qu'on avait appelée Suzanne comme le grand-père Vendéen, lui devait deux fois la vie, et je crois bien qu'ils avaient l'un pour l'autre une tendresse double. Que de fois m'a-t-il parlé en termes touchants de son fils, qui était mon élève! Ce fut une de ses meilleures joies et un de ses plus chers triomphes de le voir interne. Et qu'il serait fier de lui aujourd'hui !

Sa vie de famille était, du reste, si je puis dire, marquée au coin de cette activité qui ne le quittait jamais. J'ai parlé de la bicyclette ; il avait été, dès sa première jeunesse, et il resta toujours « voyageur » ; il aimait surtout l'Orient et ses clartés, il avait parcouru toute l'Europe, et il avait représenté la Chirurgie française à d'innombrables Congrès.

Il gardait le même besoin d'agir, au cours de ses séjours d'été et de vacances à Saint-Léonard, dans cette propriété où il était né et où s'était passée toute son enfance ; ses arbres étaient pour lui de vieux amis, qu'il opérait et pansait chirurgicalement. Il ne se laissa jamais tenter par la politique, et ne dépassa pas l'étape de conseiller municipal, dans le conseil que présidait son vieil ami Turquet.

En vérité, il fut heureux. S'il avait connu, aux premiers temps de sa carrière, les luttes ardentes, les oppositions tenaces, et leurs contre-coups d'injustice, il en avait peu souffert; il était fait pour la lutte et il l'aimait. Et puis, il eut l'inappréciable privilège de ne jamais douter de lui-même.

Pourtant, une pénible épreuve lui était réservée en 1905 : il tomba gravement malade, et dut renoncer pendant de longs mois à cette activité multipliée qui lui tenait tant à cœur. Vous vous souvenez de l'impression qu'il nous fit à tous, le jour où il reparut parmi nous, un peu amaigri et pâle; une communication l'intéressa, il demanda la parole, en s'excusant de parler bas. Et nous étions émus de l'entendre, car nous avions cru le perdre, et, en le revoyant, nous mesurions mieux toute la place qu'il occupait dans notre histoire.

Du reste, il se reprit très vite, et les dernières années de sa vie devaient être des plus brillantes. Les hostilités étaient tombées depuis longtemps, et l'on ne voyait plus en lui que le grand précurseur et l'apôtre. La dignité de sa vie, le dévouement dont il faisait preuve pour toutes les œuvres médicales, sa loyauté inaltérable, lui avaient créé une auréole de respect. Ses élèves lui avaient voué un culte, et parmi les plus anciens, je veux citer Delagenière, Demelin, Michon, Le Marc' Hadour le brave, Dagron.

Les honneurs s'étaient multipliés pour lui, et il y tenait; ses présidences ne se comptaient plus; il avait présidé notre Société en 1894, et le Congrès français de Chirurgie en 1901; en 1911, il était élu président de cette Association internationale de chirurgie, que nos frères de Belgique avaient fondée. Il était membre de l'Académie de Médecine depuis 1894; enfin, en 1912, il entrait à l'Institut.

C'était la consécration suprême. Il en eut une joie touchante. Il avait, du reste, mené la campagne, pour parler le langage technique, avec une ardeur toute juvénile, et l'on peut aujourd'hui rappeler ces souvenirs; le savant illustre qu'il devança sous la coupole et qui devait lui succéder n'a-t-il pas tracé de lui, l'an dernier, avec son art et son cœur, un magnifique portrait?

A dater de cette heure, ce fut l'apothéose! Et je ne veux que rappeler cette mémorable séance de l'Hôtel-Dieu, où la médaille gravée par Paul Richer lui fut remise, au milieu des éloges et de l'enthousiasme, par le maître, l'ami, le soutien de toute sa vie, M. Guyon.

Hélas! cette fin de carrière, si brillamment ensoleillée, devait être courte. Le 22 octobre 1913, Lucas-Championnière était appelé à lire, devant une commission de l'Académie des Sciences, l'étude qu'il communiquerait, quelques jours plus tard, à la séance

annuelle des Cinq Académies. Il avait choisi un sujet, qui lui était cher entre tous, la Trépanation préhistorique, et, après avoir rappelé que la pratique moderne de la trépanation se rattache, en somme, à travers les âges, à celle de nos ancêtres primitifs, il terminait par cette phrase de haute philosophie (ce fut la dernière qu'il prononça) : « Il en est souvent ainsi de ce que nous appelons orgueilleusement notre pensée et nos découvertes. Souvent elles ne sont que le résumé des observations du passé, non seulement de celui où nous puisons directement notre instruction, mais de celui dont nous n'avons pas conscience. » Il avait lu son mémoire d'une voix forte, avec beaucoup d'entrain ; sa lecture finie, il s'affaissait. Guyon le recevait dans ses bras, et ce fut un instant de tragique angoisse, lorsqu'on vit se pencher, sur la figure pâlie de l'élève, la tête vénérée du maître, à qui la vie, somptueuse et cruelle, ne devait refuser aucune gloire ni épargner aucune douleur.

Just Lucas-Championnière était mort, comme il avait vécu, en homme d'action, debout.

Les honneurs passent, les fleurs se fanent vite, et, lorsque la voix s'est tue, le silence tombe autour de l'œuvre. Mais la loi fatale de l'oubli ne saurait atteindre les sauveurs de vies humaines ; et, s'il y a je ne sais quelle ironie, au temps où la science de tuer prime tout, à vanter la science de guérir, ceux qui ont aidé les hommes à vivre et à mieux vivre n'en brillent pas moins, dans la nuit sanglante qui nous entoure, comme des lumières d'espérance. La mémoire de Lucas-Championnière restera une de ces pures et impérissables clartés : il a été un grand serviteur de l'humanité.

Paris. — L. Maretheux, imprimeur, 1, rue Cassette. — 512.